

## Nimrod

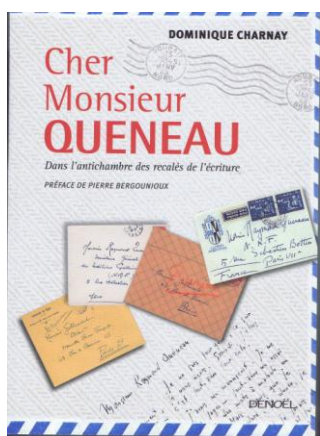
# L'écriture, cette déraison

en lisant *Cher Monsieur Queneau* de Dominique Charnay,  
(Denoël, 2011)

(...) Il y a des jeunes gens de talent qui resteront pendant cinquante ans des jeunes gens de talent. Toutefois, il est inévitable qu'entre mille, dix mille convaincus d'être écrivains, il y ait un écrivain. Certes, mais les dix mille croiront l'être.

Giorgio Manganelli, *Le Bruit subtil de la prose*.

Certaines premières œuvres s'affichent tel un art poétique. Tout se passe comme si l'entrée en écriture de leurs auteurs devait coïncider avec le territoire dûment cadastré de la création. André Breton, Philippe Soupault, Louis Aragon (et l'ancêtre en la matière, le poète de 17 ans, Arthur Rimbaud !) ont fixé en des pages incomparables leur art d'écrire. La question principielle que personne ne se pose presque jamais pourrait être celle-ci : qu'est-ce qui produit en nous l'incorrigible besoin d'écrire ? Pareille interrogation appelle de nombreuses réponses. Pour moi, l'invention du livre en est le ferment. Avec le talent qu'on lui connaît – mâtiné ici d'une ironie délicieuse –, Jorge Luis Borges écrit : *Une autre superstition de ces âges est arrivée jusqu'à nous : celle de l'homme du livre*. Voilà la formule par laquelle j'aurais dû commencer : le *devenir livre* qui, à l'insu de tous ces scribouillards, les travaille dans l'ombre. Écrire est une entreprise à nulle autre comparable. Avant même que nous songions à le tenter, nous pressentons l'échec, une forme d'échec qui tout à la fois configure et défait un destin. Comme le soulignait plus haut Giorgio Manganelli, tous ceux qui n'ont pas réussi à devenir écrivains se sentiraient néanmoins écrivains toute leur vie. Et même avec un semblant de légitimité. Écrire c'est faire mentir le *coup de dés* mallarméen. Car l'écrivain compose intimement avec le hasard au point de l'abolir. C'est qu'il échoue toujours à accomplir le coup le plus prémédité qui soit. Aussi l'ouvrage qui me permet d'être si péremptoire aujourd'hui, à savoir *Cher Monsieur Queneau*. *Dans l'antichambre des recalés de l'écriture*, est en fait un acte de reconnaissance – la reconnaissance « *par la bande* », comme le soulignera plus loin un de ces écrivains du dimanche. Le livre de Dominique Charnay est très heureusement intitulé. De plus, il fait signe, pour les connaisseurs, aux fameux *Exercices de style* de l'auteur de *Zazie dans le métro*. En quelque façon, j'attendais ce bouquin. Je l'ai lu en riant à chaque page. Maintenant qu'il me faut en rendre compte, l'esprit de sérieux s'abat sur moi qui m'interdit de le considérer comme un canular. C'est qu'il m'a transformé entre-temps. Il a ameuté – si je pouvais dire – d'autres références depuis longtemps perdues de vue. Car moi aussi je vis dans la « *superstition de l'homme du livre* ».



Louis Aragon a dit à de nombreuses reprises son intention de faire un essai sur les poèmes ratés des amateurs qui lui parvenaient par courrier entier. Il le disait avec une

infinie tendresse. Les « *recalés de la littérature* », ce sont aussi tous les écrivains reconnus. En 1965, Marguerite Duras – que Raymond Queneau avait recalée en 1941 avant de la publier trois ans plus tard – consacra un grand article au sujet dans *le Nouvel Observateur*. Queneau y tient ce propos : « *Oui, un écrivain, c'est quelqu'un qui se rend compte qu'on n'écrit pas seulement pour se faire plaisir à soi-même (...). L'homme ou la femme qui est véritablement intéressé par l'écriture sait qu'il appartient à la communauté des écrivains (...). L'amateur c'est malheureusement quelqu'un qui reste en lui-même, (...) qui n'a pas la puissance nécessaire pour communiquer avec les autres, avec le public.* » Cette « puissance nécessaire » qui nous rend audible et lisible, aucun écrivain n'en dispose en courant continu. C'est dire la minceur de la frontière entre l'amateur et le professionnel. Les deux lèvitent au-dessus de l'abîme ; une même communauté de destin les réunit. Queneau le reconnaît, même si sa phrase ne semble pas entériner cette perspective. Elle est en effet négative. Le directeur du comité de lecture de Gallimard aura tout au long de sa vie montré une solidarité sans faille avec des personnes habituées à nager dans l'encre opaque du sens. C'est ce qui rend grave à la fin l'ouvrage de Dominique Charnay. Pourtant les correspondants de Queneau sont plutôt déçus. Comme nous venons de l'indiquer, la raison en est qu'ils ne sont pas encore parvenus à sortir d'eux-mêmes. Ils n'ont pas entrevu cette porte que l'écriture maintient toujours ouverte, une *porte étroite* – pour citer Gide –, et que n'empruntent que les forts, les puissants, les élus : partir de soi-même pour trouver l'autre. Le canular – plutôt la farce : elle est regrettable pour cette raison – qui se dévoile ici survient donc aux dépens de leurs auteurs.

Un de ces « recalés » (ils ont tous en commun d'enrober leurs doutes et leurs orgueils d'un surcroît de naïveté !) ne se fend-il pas d'une formule pour le moins parodique : « *"Les deux Asie", cher Queneau... coïncidence et non trouvaille phonétique* ». Sourire garanti ! Précisons toutefois que le jeu de mots est de Jean Effel, peintre, dessinateur renommé et ami du directeur des manuscrits chez Gallimard, où son bureau étroit reçoit des centaines de lettres par an. Ses épistoliers l'accablent de titres, de noms et d'adjectifs les plus farfelus, le tout agrémenté d'orthographe et de syntaxe quelquefois bringuebalantes... On est ému de les découvrir ici en fac-similés. Nous apprenons incidemment que le mythique bureau (qui brûla entièrement après la mort de Queneau) est aujourd'hui occupé par un poète lui aussi de renom : Guy Goffette.

Ce ne sont pas seulement les « recalés » qui écrivent à Raymond Queneau. Étant le centre de toutes les attentions, Jean Paulhan et Gaston Gallimard, André Malraux et Marcel Arland sont également de la partie. Ajoutons à la longue liste tous les candidats-écrivains qui, d'Espagne à la Russie, des États-Unis au Royaume-Uni lui envoient leurs manuscrits et leurs livres pour la bonne raison, souligne Pierre Bergounioux dans une brillante préface, que Queneau, par rapport à Gide ou Paulhan – éminents représentants de la haute bourgeoisie protestante, pour qui les salons littéraires, les cabinets diplomatiques et bancaires n'ont aucun secret –, est un enfant du peuple, en dépit de ses diplômes en philosophie, de ses connaissances mathématiques et encyclopédiques. Ses livres fourmillent d'expressions populaires, d'« érudition égarée », de personnages modestes, toujours dépassés par la vie et les intrigues sociales. Pierre Bergounioux écrit : « *C'est cet assortiment relativement contradictoire, donc inattendu, instable qui vaut à Queneau de recueillir la confiance de ceux qui, à tort ou à raison, se sentent habilités à écrire. Ce qu'ils tairaient, s'ils s'adressaient à un interlocuteur hautain, ils s'en ouvrent auprès de qui parle des gens du peuple dans un langage qui fait la part belle au leur.* » Tout est dit, je veux dire qu'il ne reste plus qu'à relire *Qu'est-ce que la*

*littérature ?* de Jean-Paul Sartre, pour saisir l'étendue du basculement sociologique dont Raymond Queneau est l'acteur et le tremplin.

Les « recalés de l'écriture » constituent cette frange de gens ayant échappé à la galère qui est celle de tous les écrivains : le fait de s'exposer, en tout temps et en tout lieu, à la possibilité de voir refuser ses manuscrits, quelle qu'eût été la maîtrise qui caractérisait leurs ouvrages précédents. En ce domaine-là, « rien n'est jamais acquis », comme l'assure Georges Brassens. Ce livre est la documentation de cet état, c'en est la sociologie. Il ne découragera ni les uns d'écrire, ni les autres (les pros du moment) de renoncer à ce travail de Sisyphe (les plus futés écrivent : *décisif* !). Le prestige de signer un livre vaut la félicité dont jouissent, nous l'assure saint Jean dans le livre de l'Apocalypse, au nombre de ceux dont les noms sont inscrits dans *le grand registre de la vie*. Vu de la sorte, on comprend la détermination dont font montre tous les gribouilleurs de la terre. Ils ont bien raison car ils disposent aux éditions Gallimard de l'écoute et du suffrage du Saint-Esprit lui-même : le grand consolateur ! Lorsqu'on a la chance de rencontrer Queneau (« la gentillesse était sa seconde nature », dit-on), on éprouve un vrai soulagement. On mesure cela à la faveur de ses lettres aux écrivains (les candidats à l'écriture tout comme les confirmés). Qui ne voit pas que sous l'affection et la confiance que témoigne, disons Alain Jouffroy (un de ses manuscrits de poèmes en 1941 le désespère singulièrement) perce l'angoisse et l'incertitude les plus folles ? Et Roger Nimier et ses plaisanteries douteuses sur Flaubert ? Et Camus qui se bat pour mettre en lumière un écrivain (réputé) dont le texte cette fois flanche quelque peu ? En somme, écrire c'est toujours courir le risque de se voir *recalé*. Ce terme qui doit sa fortune à Marguerite Duras est en fait une dette de sens. Notons au passage que la générosité – qui est légendaire – des créateurs est trop peu et trop mal saluée. Raymond Queneau avait fait usage du substantif « recalé » dès la fin des années quarante. L'auteur de *l'Amant* ne fait que le lui emprunter. Le contraire eut étonné. Le fondateur du « Collège de Pataphysique » et de l'OuLiPo (l'Ouvroir de littérature potentielle) est un virtuose des formules.

Que ce soit pour les écrivains confirmés ou ces olibrius qui se payent les mots, la littérature se présente comme un labeur qui exige qu'on l'entreprenne avec *la foi d'un professionnel*. Aucune improvisation, aucun laisser-aller, aucune approximation ne sont permis. Telle est la pierre contre laquelle chacun pourrait se briser à la moindre inattention. Pour Queneau, face à un manuscrit, la bonne question n'est pas tant celle de sa valeur que l'évaluation du professionnalisme de son auteur. Il écrit : « (...) *Autrement dit, si c'est quelqu'un qui croit qu'écrire est une distraction ou que « ça se fait comme ça », ou bien encore que c'est un euphorisant comme un autre, ou qu'un roman ça consiste à mener quelques personnages à la va-comme-je-te-pouse. Ou bien au contraire si c'est quelqu'un qui sait qu'écrire est un acte qui ne pèse pas lourd à l'échelle de l'éternité bien sûr, mais qui à notre échelle humaine représente une activité grave ou dangereuse, qui dépasse (pour ne pas dire transcende) la personne de l'auteur.* »

Comme il le note dans ses *Exercices de style*, « *c'est en écrivant qu'on devient écrivain* » ! L'humour tempère à juste titre les incertitudes de cette action. Queneau sait de quoi il en retourne, lui qui siège à la « *banque centrale de la littérature française* » (dixit Philippe Sollers). À tout seigneur tout honneur, lui-même ne soumettait ses manuscrits qu'au seul Gaston Gallimard !

L'écriture confine à la névrose. Ses candidats se ramassent à la pelle. Tous parfaits inconnus qu'ils sont, ils donnent du « cher confrère » à Queneau, hissent leurs proses malhabiles au rang de ses livres et n'hésitent pas à se proclamer talentueux et géniaux (« *Vous devez être un type de mon genre* »). Quelques-uns (ils sont très rares) ont l'âme des gangsters et lui disent ouvertement leur « mépris ». Queneau répond qu'il n'est pas preneur ! C'est en de tels moments qu'on réalise qu'écrire est – dans une acception tout à fait contraire ! – un « *dérèglement de tous les sens* ». La déraison de ceux qui croient avoir la vocation le montre bien. Ils veulent récrire Proust ou *Une saison en enfer* ; proposer une nouvelle introduction à *l'Encyclopédie* ; récrire *Zazie dans le métro* ! Chacun de leurs manuscrits est un chef-d'œuvre à leurs yeux. « *L'aimable éditeur est donc prié d'en tenir compte et d'informer dans les meilleurs délais le public de l'événement* », note Dominique Charnay.

Il y aussi ceux qui s'estiment « *en dessous du zéro* ». Ils ne sont pas si rares qu'on le croit... Écrire c'est d'abord douter de la parole – par conséquent, des mots dont la rédaction renvoie à une indétermination plus grande encore. Il y a en outre les récidivistes. Dominique Charnay cite le cas d'un homme qui envoya des manuscrits à Gallimard de 1922 jusqu'aux années quatre-vingt – en vain ! Ils sont lycéen, plombier, curé, instit, bibliothécaire, notaire et responsables de grandes institutions étatiques ou privées (du commerce des alcools au Conseil constitutionnel). « *L'épouse recommande son mari, la mère son fils, la fille son père, la tante son neveu* », écrit l'auteur de *Cher Monsieur Queneau*.

Ils sont audacieux (« *... Je suis enchanté de faire votre connaissance. Si vous voulez faire la mienne c'est pas difficile : voilà quelques poèmes (pas trop parce que je suis un brave type...)* ») ; complice (« *Vous allez, je le crains, subir la rançon de votre amabilité* ») ; suffisant (« *Ce roman, je le crois dans votre climat* ») ; extravagant (« *Je vous envoie ci-joint l'élucubration intitulé "Les Mangeurs de soleil" : c'est une exploration, tout au moins une excursion, aux confins du roman, du poème en prose, des poèmes, du journal, voire de la vision cinématographique. Bien ambitieux !* ») ; tacticien un brin raseur (« *Nous recevons aujourd'hui à la fois votre lettre et celle de M. Arland relativement au dernier manuscrit de ma femme. Ce que nous désirons, c'est un oui ou un non très net à ce sujet car, malgré nos insistances, les semaines passent, et cela représente pour nous du temps perdu. En second lieu, vous ne semblez pas être tous deux parfaitement d'accord. M. Arland et un autre lecteur non nommé parlent "d'échec et d'erreur". Quant à vous, vous semblez vouloir considérer le texte "Les Muets" comme non définitif et réserver votre décision. Encore une fois, c'est précisément une telle décision que nous désirons puisque, comme nous l'avons déjà écrit à M. Gallimard, cet ouvrage qui n'est pas extérieurement du même domaine que les livres précédents pourrait être assez rapidement publié ailleurs* »). Bref, lire les manuscrits est une sacrée prise de tête !

À ces écrivains amateurs, il faut ajouter les institutions et publications de tout genre qui, appâtées par la notoriété de Queneau, voudraient sinon en bénéficier, à tout le moins rendre celle-ci servante de leur cause à elles ! L'effet en est tout à la fois cocasse et désarmant. On en revient toujours aux enjeux de pouvoir et d'intimidation. Le cercle des apiculteurs ou l'entreprise de bière de marque Picon lancent d'admirables torpilles sur Queneau pour lui faire miroiter un hommage dont il n'a que faire. La même fausse modestie se pare de vertus propres aux gens dont le seul souci est celui de prendre votre place ! Toutes ces intrigues ne doivent pas nous faire oublier la course à l'éternité qu'est

la notoriété littéraire. Si j'empruntais à Merleau-Ponty quelques formules ou tournures d'esprit, je poserais la question suivante : Qu'est-ce qu'être au monde pour ces « *corps parlants* » que nous sommes ? La quête du sens, bien entendu. La parole, souligne le grand phénoménologue, ne vise pas autre chose. Nous trouvons confirmation de cette idée à travers la lettre d'un de nos chers recalés. En date du 27 février 1947, l'un d'eux écrit : « *Tant pis, aujourd'hui j'ai trop besoin de vous pour attendre plus longtemps... Je joue ça par la bande... Par la bande à Seghers l'homme spongieux...* ». Notre inconnu vient de définir sans le savoir la condition humaine telle qu'elle s'éprouve au-delà des affres de l'écriture. Nous sommes en effet des êtres spongieux, et nous absorbons jusqu'à la folie toutes les humeurs du monde, confortés hélas par l'illusion que nous en tirerons toujours du sens. Oui, écrire est bien la plus grande déraison qui se puisse trouver sur terre !